

Colloque de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse

Trieste, juin 2022

LA LOGIQUE DE LA SEXUATION

Marcelo Edwards

Barcelone, le 15 mai 2022

"D'où ma réduction de la psychanalyse à la théorie des ensembles."

J. Lacan, "pour Vincennes". Ornicar ? 17/18, 1979 p. 278

La logique de la sexualité que Lacan écrit en 1972-73, pour rendre compte de l'identification sexuée de l'être parlant, est-elle toujours valable aujourd'hui? La remise en cause de l'hétéropatriarcat, les débats sur l'identité de genre, la transsexualité, la critique du binarisme ou les thèses queer semblent remettre en cause cette validité. Il convient donc d'y revenir.

La psychanalyse étant une pratique discursive, ce qui est important dans l'expérience analytique, c'est l'articulation entre le dire et le dit dans le discours de l'analysant. Celui qui parle le fait toujours à partir d'une certaine position sexuelle consciente, mais les formations de l'inconscient, les symptômes, les inhibitions ou l'angoisse expriment les contradictions du sujet à cet égard. Il peut toujours y avoir un *il* dans le discours d'une femme, ou une *elle* dans celui d'un homme, lorsqu'ils se réfèrent à eux-mêmes. A ce moment, le sujet est divisé entre : *c'est ça et ce n'est pas ça*, ce qui montre que l'identification sexuée dépend du symbolique et du manque à être qu'il implique.

Freud a indiqué que le bébé distingue dès le début de sa vie entre le compréhensible et l'incompréhensible, la Chose. C'est-à-dire entre ce qui peut s'articuler au sens grâce au signifiant (phallique) et le réel impossible à inscrire dans l'inconscient, selon les termes de Lacan.

Étant donné l'incomplétude du symbolique : \mathcal{A} , il y aura toujours quelque chose de réel pour l'être parlant, qui échappe à la significantisation.

Reprenant ce que soutient Gérard Pommier sur la fonction du prénom, je pense que lorsque l'enfant achève l'identification spéculaire et le contrôle de la motricité et du sphincter anal -entre six mois et deux ans de vie-, il se produit un premier nouage des trois dit-mensions (symbolique, imaginaire et réelle) de sa personnalité, grâce au prénom qui opère comme un sinthome. C'est la première symbolisation qui le sépare de l'Autre maternel. Pommier assimile ce nom à un nom du père, mais je pense qu'il vaut mieux utiliser la notion de sinthome, malgré l'aura paternelle qu'il peut avoir.

C'est alors que le désir du père réel introduit la castration symbolique, tant pour la mère que pour l'enfant. Le sujet est alors confronté à l'énigme de la différence des sexes, et donc à l'identification sexuelle.

La clinique montre que de nombreux garçons et filles choisissent leur identité de genre vers l'âge de 3 ans. Ils choisissent -parfois en contradiction avec leur sexe biologique- la personnalité qui répond à la question sur leur être : suis-je un homme ou une femme? Parfois, sur la base du refus de la castration ou du rejet de la fonction paternelle.

Dans les névroses, le sujet trouve généralement une réponse à l'énigme de la différence sexuelle à la fin du complexe d'Œdipe, avec la constitution du fantasme fondamental qui guide son désir. Garçons et filles finissent par tuer symboliquement le père, pour sortir de la féminisation imaginaire qu'il impose. De cette façon, ils restent dans une position phallique masculine.

Dès lors, les deux sexes peuvent prendre la parole et exercer leurs potentialités phalliques par rapport à leurs pairs et au monde, selon l'identification symbolique au patronyme ou à un trait du père mort. Ainsi, ils peuvent affronter à la fois le réel inconnu du monde et le réel pulsionnel qui agite leur propre subjectivité, à travers les actes qu'ils sont capables d'accomplir en leur nom, en exogamie. La conclusion de ce processus implique un nouveau nouage sinthomatique, qui dans ce cas mérite certainement la dénomination de nom du père.

Ainsi, le réel incompréhensible qui nous accompagne depuis le début de la vie, est subsumé dans le réel énigmatique qui concerne l'Autre sexe, le féminin.

Lacan -utilisant l'écriture diagrammatique des nœuds- dira que lorsqu'il n'y a pas de sinthome, il y a équivalence sexuelle, donc le rapport sexuel est *impossible* à inscrire. Au contraire, lorsqu'il y a sinthome, il n'y a pas d'équivalence sexuelle, et le rapport sexuel devient *possible*.

Le sinthome inscrit la différence sexuelle que le sujet reconnaît consciemment, mais lorsqu'il n'y en a pas, le rapport sexuel ne peut s'inscrire, ce qui caractérise l'inconscient.

Le sinthome de la diagrammatique nodale correspond à l'exception du côté masculin dans les formules logiques de la sexualité : ***il y en a un pour lequel la fonction phallique n'est pas remplie***, c'est-à-dire qui n'est pas soumise à la castration. Cette existence est *nécessaire* pour que l'énoncé affirmatif universel soit valable: ***pour tout être parlant la fonction phallique est remplie***, ce qui signifie que tout sujet, qu'il soit mâle ou femelle du point de vue biologique, est soumis à la castration.

Tout sujet qui prend la parole demande, et donc révèle son désir, c'est-à-dire son manque phallique. C'est la castration par son insertion dans le langage, qui s'articule désormais dans le rapport à l'Autre sexe. Cette castration symbolique qui introduit l'exception ouvre la *possibilité* d'un rapport sexuel exprimé dans le fantasme ($\$ \hat{a}$), encore qu'on n'arrive pas jamais à atteindre -comme on verra- l'Autre sexe comme tel.

Ce côté masculin est typique de la formation de groupes, de masses ou d'institutions comme l'Armée ou l'Église (voir Freud). Le leader incarne cette fonction, qui n'est autre que celle du S1, le signifiant maître. Pour qu'il y ait rapport avec un S2, la fonction de S1 est logiquement nécessaire.

Or, le côté masculin des formules n'est pas sans le côté féminin. Il n'y a pas de logique masculine (phallique) opposée à une logique féminine.

"Suis-je un homme ou suis-je une femme ?" c'est une question d'être, et les réponses fantasmatiques que le sujet peut se donner sur son identité

de genre pour calmer les hésitations habituelles à son sujet, ne peuvent correspondre qu'au registre imaginaire, alors que ce qui caractérise le parlêtre, c'est précisément son manque à être, sa castration, pour être dans l'ordre symbolique.

L'homme et la femme constituent une opposition signifiante au-delà de la signification que peuvent avoir ces signifiants pour désigner la condition biologique du masculin ou du féminin. Etant donné que le signifiant ne se signifie pas à lui-même, que sa valeur est déterminée par les oppositions et les différences des axes synchroniques et diachroniques, et qu'il représente un sujet pour un autre signifiant, il n'y a pas de signifiant masculin sans signifiant féminin et inversement.

Mais qu'écrit Lacan sur le côté féminin? Que de ce côté-là, il n'y a pas d'exception: ***il n'y a pas de parlêtre qui ne soit sous la fonction phallique.*** Comment pourrait-il y en avoir, puisque les femmes sont des sujets désirants? Elles sont également soumises à la castration.

Mais ceci a pour conséquence que: ***les femmes s'inscrivent comme pas-toutes sous la fonction phallique de la castration.*** Il y a en elles quelque chose de réel qui échappe à la signification phallique. Par conséquent, il est impossible d'écrire logiquement une affirmation universelle valide qui dise ce que La femme est. Dès lors, chaque femme doit inventer sa féminité, qui est quelque chose de *contingent* : cela peut arriver ou non.

Par contre, l'énoncé universel affirmatif du côté masculin peut être valablement soutenu: ***pour tout x. ϕ x.*** Tous ceux, hommes ou femmes, qui sont de ce côté, sont soumis à la castration.

Alors, ils sont en position d'avoir le phallus et donc de le donner. En revanche, celles ou ceux qui se placent du côté féminin sont dans la position de ne pas l'avoir, et donc de le recevoir.

Mais donner ou recevoir quoi ? Il ne s'agit pas de donner ou de recevoir le phallus imaginaire mais le phallus comme symbole du désir : ϕ , c'est-à-dire de la castration. En fin de compte, *l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas à qui ne l'est pas.*

Il ne s'agit pas de suprématie ou de pouvoir d'un sexe sur l'autre. L'érection (phallique) du pénis ne fait que présentifier le désir de l'homme, tout comme l'érection (phallique) du corps de la femme fait de même.

Mais donner et recevoir sont tous deux dans la dialectique phallique entre les sexes, et pour autant, la question de l'essence de La femme en tant que telle, ce qui pourrait s'écrire comme un énoncé universel affirmatif, reste toujours une énigme, tant pour les hommes que pour les femmes.

La question: suis-je un homme ou une femme? elle harcèle toujours aux parlêtres, et chacun essaie de se donner des réponses tout au long de la vie.

Pommier a proposé une définition, à mon avis conforme à ce que Lacan écrit du côté masculin de ses formules. Ils'agit d'une affirmation universelle: *un homme est un enfant qui souhaite symboliquement tuer son père pour prendre sa place*. De cette façon, il prendrait le nom. Cela serait son essence.

C'est une définition qui dépasse l'imaginaire avec laquelle chaque homme particulier peut répondre à ces questions. La question est de savoir si l'individu en question est capable de réaliser cette opération tout au long de sa vie, dès la fin d'Œdipe.

Ce que lui permettrait de s'identifier aux autres qui sont comme lui, sous castration: ***pour tout x. ϕx*** . Ce qui n'exclut évidemment pas les femmes qui souhaitent faire de même avec leur papa.

Qu'en est-il alors de cette féminité, de cette énigme qui attire et dérange à la fois les hommes et les femmes, précisément parce qu'il y a en elle quelque chose de réel qui transcende la dialectique phallique, mais surtout parce qu'elle concerne leur propre subjectivité?

Les uns et les autres la transfèrent aux femmes à qui ils attribuent la cause de leur désir, tandis que d'autres choisissent d'occuper cette place.

Ceux qui placent la féminité du côté de l'Autre sexe sont ceux qui sont sous la castration du côté masculin. Mais cela implique ce que j'ai mentionné auparavant : la prise du nom.

L'acte sexuel dans son paroxysme orgasmique implique cette opération en synchronie: une femme, au lieu de la cause, permet à un homme d'accomplir le meurtre du père, tandis qu'elle fait de même avec le sien par procuration (grâce à l'homme), ce qui lui permet à son tour d'accéder à l'Autre jouissance.

Que se passe-t-il lorsque cette opération symbolique ne peut s'effectuer par des actes effectifs et réels ?

Si la fonction du père consiste à être l'exutoire de la pulsion de mort -ce qui permet de la symboliser- lorsqu'un sujet ne peut pas l'accomplir, ce qui aurait pu être la cause du désir pour être concerné par la castration, elle devient sinistre. Le voile phallique tombe, et le sujet est confronté à un réel persécuteur.

A partir de là, la violence imaginaire ou réelle qui se déchaîne tombe sur ceux qui sont du côté de l'Autre sexe. Les violences faites aux femmes et aux minorités sont un effet de l'échec de la prise du nom.

La logique de la sexuation, à mon sens bien valable aujourd'hui, est toujours présente dans l'articulation entre les dits, les énoncés de l'analysant et son dire. Dans ses lapsus, actes manqués, rêves ou symptômes, qui indiquent dans le transfert, sa division entre *c'est ça et ce n'est pas ça*.